

GRANDE ÉPOQUES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

IV.

LES CROISADES.

On était en 1095. La race de Charlemagne avait disparu. Une autre race, plus digne de lui succéder que ses malheureux descendants, régnait sur les bords de la Seine ; et, sous ces rois nouveaux, qui avaient commencé par servir et sauver leur patrie avant de la gouverner, les Francs, devenus les Français, allaient continuer leur grande mission civilisatrice.

La France, afin de marcher d'un pas plus ferme et plus rapide encore à ses glorieuses destinées, et afin de faire de l'hérédité la colonne et la loi de l'avenir, avait voulu associer à sa fortune, par une union plus intime, la famille de ses rois. Elle venait de fixer pour des siècles, dans cette auguste dynastie, un trône qu'elle avait mérité par ses bienfaits et ses lauriers, et où elle était assise par la volonté nationale et la sanction divine.

Le sang de Robert-le-Fort, régnait enfin sur le sol qu'il avait si longtemps arrosé. Une nouvelle ère s'ouvrait pour la vieille Gaule. Tout-à-coup, un immense cri a fait retentir l'Europe jusqu'à ses plus lointaines frontières ; l'Orient en a tressailli, et des millions d'hommes se sont levés en sursaut.

D'où vient ce cri ? Il part du sein de la France. Il a été jeté par un pontife français, et répété par toute la chevalerie française.

Il convoque, autour du tombeau du Christ, toutes les races dispersées au pied de l'antique Babel. Les champs de la Palestine vont faire oublier, après quatre mille ans, l'adieu des plaines de Sennaar.

Arracher à la barbarie musulmane le berceau de la civilisation, en arrachant de ses mains le tombeau du Christ, relever la Croix en Asie, pour empêcher que le Croissant domine un jour en Europe, telle était l'idée qui allait remuer le monde, et enfanter ces époques vivantes qu'on appelle les *Croisades*.

Les beaux esprits et les philosophes eussent souri à la pensée de laisser famille, biens, patrie, pour s'en aller au delà des mers, et, au prix de sa vie, combattre des infidèles et délivrer un sépulchre vide.

Mais les soldats de ce temps qui, pour s'appeler des chevaliers, n'en étaient pas moins braves, et qui n'avaient pas plus l'habitude de compter leurs pas que leurs ennemis, ne marchandèrent ni avec le péril ni avec la distance ; et bientôt, le cri de *Dieu le veut !* courant du sommet des Pyrénées aux rives de la Baltique, et des lacs de l'Ecosse aux bouches du Danube, emporta vers l'Orient par centaines de mille, des guerriers ayant tout quitté pour la croix qu'ils portaient sur la poitrine et l'épée qu'ils tenaient à la main.

La France, qui avait donné le signal, fut la première à ce solennel rendez-vous de la chrétienté : elle y devait rester la dernière.

Pendant deux siècles elle n'a cessé de se tenir au premier rang sur ce gigantesque champ de bataille. Depuis le dernier de ses soldats jusqu'au plus grand de ses rois, son

armée n'offre, aux yeux de l'histoire comme à ceux de l'ennemi, qu'une immense ligne de héros, qui arrache l'admiration quand elle n'arrache pas la victoire.

Ses guerriers y tiennent le sceptre comme ses princes y tiennent l'épée : tout y combattent, y règnent et y meurent avec un éclat que n'ont jamais connu les merveilles de la Fable.

Au milieu des Godefroy, des Baudouin, des Foulques, des Amaury et de ces milles noms immortels de la chevalerie française, apparaissent les royales figures de Louis-le-Jeune, de Philippe-Auguste et de saint Louis ; et la terre des miracles, étonnée des exploits qui marquent chacun de leurs pas ; éblouie de l'aurole de gloire qui environne leurs têtes, apprend, pour ne jamais l'oublier, *ce que c'est qu'un roi de France*. La plume ne peut pas plus compter les soldats français qui sont morts, et qui se sont immortalisés dans ces plaines sacrées, qu'elle ne peut raconter leurs triomphes ou leurs martyres : de tels prodiges ont effacé d'avance les pages mêmes du génie qu'ils devaient inspirer.

Quand les divisions et les intérêts eurent peu à peu refroidi, chez les peuples chrétiens, cette sainte et noble ardeur, la France en rallumait encore dans son cœur la flamme expirante. Deux fois, elle reprit *seule* le chemin de Jérusalem oublié ; et saint Louis, mourant sur le sol sarrazin au sein de sa fidèle armée, fut la plus sublime leçon, le plus héroïque défi et le plus magnanime spectacle que la première des nations pût donner à ses sœurs, à ses ennemis et à la postérité.

Ces grands souvenirs n'ont point été perdus, et aujourd'hui encore le *vieux nom franc*, resté populaire et vénéré des lieux que notre langue ignore, représente, à l'ardente imagination de l'Orient, l'Europe et la chrétienté tout entières.

Et c'est justice. Nulle bannière ne flotta sur ces bords avant celle de la France ; nulle aussi haut qu'elle ; nulle épée n'y fut aussi vaillante et aussi respectée que la sienne ; les os de ces enfants y sont les plus nombreux, et la dernière empreinte qu'ait gardée cette terre, arrosée du sang d'un Dieu et du sang des héros, est le pas victorieux d'un soldat français.

Le fils de Mahomet avait honoré ses nobles adversaires. Il était réservé à des écrivains de leur patrie, de la France, de les insulter, cinq siècles plus tard, avec une plume chrétienne. Mais, grâce à Dieu, ces libres penseurs et ces agréables railleurs, qui décidaient gravement du fond de leurs frivoles boudoirs, que la bravoure du chevalier n'avait été qu'une ridicule folie, ont disparu ou changé d'avis : les uns, morts sur l'échafaud, qu'ils avaient préparé sans le savoir, ont été trop heureux de demander la force d'y monter à quelques vieux prêtres, tout meurtris de leurs coups ; les autres, venus jusqu'à nous, ont été bien contents de retrouver naguères, dans le soldat français, la valeur des anciens jours, pour les défendre contre une barbarie nouvelle, mais non moins terrible, qui est née de leurs œuvres et qui se nomme le *socialisme*.

Le temps a marché, et l'histoire, éclairée d'une lumière plus complète et plus pure, est venu rendre hommage à l'héroïsme chrétien, et déclarer, par ses voix les plus éloquen-